

# 1 > &NKNMM?

; ; //? >MM»? i &NKNMM? %%5 i JSIM mZl r



\$ 9 + 6 4 - 6 \$ 2 2 (

## **1945, les Alpes passent à l'offensive (p.3)**

*Brice Prince*

## **Kafka, prophète (p.5)**

*Julien Goossens*

## **Vermeer (p.11)**

*Ysaline Dupont*

## **Viva la Vida (p.13)**

*Mathilde Contreras*

## **Exile On Main Street (p.18)**

*Mateo Lombardero*

## **The Thing (p.25)**

*Aurélien Luxen*

## **Big Bang Theory (p.28)**

*Anaïs Kejnich*

## **Jeux (p.30)**

Quelle est cette odeur ? Quel est cet arôme si particulier et agréable, émanant de la pelouse du CdH et venant gentiment nous titiller les narines ? Mais oui! Il s'agit bien du barbecue traditionnel de fin d'année !

C'est, accompagnés d'une faim de loup, que délégués, membres et autres chanceux convergent vers ce doux lieu, rassemblant les amoureux de la viande (sans oublier nos amis végétariens). Tout ce beau petit monde vient profiter de ce jour de fête, d'une cordiale ambiance et d'un soleil aussi haut que radieux (sans oublier les fûts gracieusement mis à disposition).

Au bruit des bières se décapsulant, des saucisses frétilant sur le grill, des cris de joie et rires se mêle le son si enivrant des pages de la Colonne que l'on tourne encore et encore.

Cette Colonne est la première que vos nouveaux délégués Colonne ont le plaisir de vous offrir, espérant qu'elle plaira à tous et à toutes. Nous tenons à remercier tous ceux qui ont participé à ce nouveau numéro, et tout particulièrement Tao pour tous ses précieux enseignements et le magnifique travail fourni à la Colonne jusqu'à présent.

Sur ces bonnes paroles, à vos brochettes !

*Lâl Özalp et Eric Orban, rédacteurs en chef*



# 1945, les Alpains passent à l'offensive

J'ai aujourd'hui l'occasion de te parler d'une chose qui me tient beaucoup à cœur et que j'ai souvent l'occasion de représenter en reconstitution historique : la 7ème demi-brigade de chasseurs alpins (DBCA) et plus précisément le 11ème bataillon de chasseurs alpins (BCA). Mais avant de te parler de ses actions pendant la bataille des Alpes, il faut revenir un peu en arrière.

1944, l'automne arrive sur la France. La quasi-totalité des départements français sont libérés mis à part les hauts massifs alpins qui sont encore menacés par les troupes germano-italiennes. Le commandement des FFI de la région Rhône-Alpes et de la 1ère armée française décident alors de recréer la 27ème division d'infanterie alpine sous le commandement du lieutenant-colonel Vallette d'Osia



pour achever la libération des Alpes. Elle se compose de la 5ème et 7ème DBCA et du 159ème régiment d'infanterie alpine (RIA).

Au début de l'année 1945, les choses se mettent à bouger : le général Molle prend le commandement de la division qui est maintenant englobée dans le Détachement d'Armée des Alpes du général Doyen. Durant tout l'hiver, les sections d'éclaireurs-skieurs (SES) préparent le terrain en vue de l'offensive de printemps. En effet, il faut savoir exactement où se trouvent les rudes combattants de la 5ème division de montagne allemande (5. Gebirgs-Division), « les chamois », endurcis par 5 années de guerre sur tous les fronts.

Au même moment, la 7ème DBCA d'Alain Le Ray prend position en

Maurienne. Le 11ème BCA prend ses quartiers à Bramans et attend désormais son ordre de marche. Début avril, l'ordre d'attaquer arrive enfin. Les hommes préparent leur matériel d'escalade et de ski. L'objectif du bataillon est de prendre la pointe de Bellecombe, le col du Mont-Cenis et de s'emparer du Mont-Froid.

Le 4 avril dans la soirée, les hommes du capitaine Grand commencent une ascension longue de 1 000 mètres de dénivélé. Plus les hommes avancent et plus les éléments se déchainent. En effet, le vent souffle sur les crêtes et la couche de neige s'épaissit d'heure en heure. Malgré cela, les chasseurs atteignent les sommets et commencent à harceler l'ennemi. Dans les 48 heures suivantes, le Mont-Froid va être le terrain de combats farouches entre les deux camps et ce dans des conditions épouvantables qui plus est. Le 7 avril au matin, les Allemands se replient vers l'Italie. Le commandement français décide de laisser souffler le 11èmeBCA dans la vallée. C'est le 6èmeBCA qui reçoit l'ordre de garder les frontières pendant cette période de calme. Mais elle ne sera que de courte durée... Dans la nuit du 11 au 12 avril, les chasseurs alpins allemands déclenchent une violente contre-offensive qui va reprendre le Mont-Froid. Tous les efforts fournis les jours précédents sont réduits à néant en seulement quelques heures. Suite à cet échec, les Alliées décident de suspendre l'offensive en Maurienne.

A la fin du mois d'avril, différentes patrouilles signalent que les Allemands battent en retraite. Le Ray décide alors de reprendre l'offensive le 28 avril et fait avancer la 7èmeDBCA vers Turin. Enfin, le 4 mai, les troupes germano-italiennes déposent les armes dans les Alpes. Après un mois de campagne, la Maurienne est totalement libérée mais elle a coûté la vie à 61 chasseurs alpins.

*Brice Prince, Vice-Président Interne*

# Kafka prophète

Kafka est l'auteur qui suscite chez moi la plus grande perplexité. Il n'est pas pour moi de ces très rares auteurs dont la voix humaine m'atteint directement et vient, un instant, nous couvrir d'une seconde peau (ceux qui déjà, en ouvrant un livre, ont été enveloppé d'une parole chaleureuse ou déchirée, aussi vivante que celle d'une personne aimée face à nous, me comprendront bien), comme l'ont pu celles d'Avot Yeshurun et de Simone Weil surtout, mais aussi de Bruno Schulz, dans une moindre mesure de Thomas Bernhard... Kafka, à vrai dire, n'est pas même un auteur qui, dans le fond, me plaît.

Pour établir les limites de l'article, en un sens, aussi, des miennes, je dois d'abord dire ceci.

Je ne suis pas un intellectuel, ma raison est à peu près débile. Étonnement pour un athée comme moi je vais recourir à un vocabulaire biblique pour dire que, c'est toujours par la Révélation que je m'attache et, plus problématique peut-être, comprends, le monde.

Ce sont de petites révélations, ou alors les extrémités, qu'il s'agirait alors de remonter, qui me sont accessibles d'une plus grande, de la grande, mais je ne le crois pas. Ce sont des tâches lumineuses, d'abord de simples brèches dans ce qui m'est indifférent, qu'il faut étendre, non par un effort intellectuel mais par un effort d'attention.

Kafka est pour moi une aide à la perception de la Révélation (ou des vides que pourrait occuper la Révélation). Mais, prophète moderne, Kafka ne nous indique qu'où regarder, et non comment agir.



Au début, comme tout le long, de la Métamorphose, Gregor Samsa ne s'étonne pas réellement d'être devenu un gros insecte. Son premier souci est la perspective du retard à son travail.

Dans un récit du journal de Kafka, deux hommes à peu près étrangers l'un à l'autre s'affrontent à plusieurs reprises pour, ensuite, reprendre, comme de rien, le cours de leur existence.

Dans *Le Château*, l'arpenteur dit préférer rater l'attendu en l'attendant plutôt qu'en ne l'attendant pas, comme réponse à l'homme lui ayant indiqué qu'il raterait l'attendu, en l'attendant comme en ne l'attendant pas.

Dans son journal encore, nous trouvons ce remarquable : Qu'ai-je de commun avec les Juifs ? C'est à peine si j'ai quelque chose de commun avec moi-même.

Dans la rue, dans un tram,..., un visage nous bouleverse. Nous le perdons et, ne pouvant charger nos vies infiniment, nous faisons comme de rien. Cet épisode n'aura comme jamais existé. La grande ville, la rapidité, la brièveté de nos échanges avec la plupart, etc., choses généralisées à tous par la modernité (ou choses du moins caractéristiques de l'homme moderne) voire même créées par elle.

Kafka est un cri contre cela, une révolte à l'idée de faire comme si rien ne s'était passé alors que quelque chose à eu lieu, éclat peut-être de révélation.

Pour Gregor Samsa et les deux personnages du récit, Kafka exagère jusqu'aux marges (marges non dépassées) de l'absurde notre manière d'agir comme tel, comme si rien n'avait eu lieu, nous en rendant ainsi palpable, par ce procédé, l'horreur. Les événements se refusent à être déchargés de sens, les choses existent, voilà à mon sens son message secret.

Si nous ne pouvons plus échapper au transitoire, nous ne pouvons

pas non plus être indifférent à ces éclats d'or qui nous échappent. Contre un certain « je m'en foutisme », ou encore contre la dérision permanente, nous devrions oser nous exposer, tenter même qu'il nous reste, entre les doigts, quelques paillettes dorées, pour l'emporter dans ce combat du sens.

Pour les modernes que nous sommes tous sans exception, le passage du château et la question, autant de la foi incertaine que du beau geste, ainsi que l'extrait du journal sur les troubles identitaires, ne semblent pas même avoir à être commenté, tant ils nous présentent choses devenues nos habits de tous les jours.

Kafka est un moderne, mais un moderne au regard rivé sur ce que nous avons perdu ou est devenu un combat incertain : l'enchantement du monde, le sens, une société organique. Kafka est dos à la perte de sens.

Nous ne retournerons pas à un monde pre-moderne, et, cela posé, il serait illusoire de croire au re-enchantement, en dehors de moments hors d'exil, dans l'intimité, l'amitié, l'art ou la nature.

Mais d'hier nous pouvons en sauver sa nostalgie, et nous pouvons être des modernes attachés à la beauté.

Comme Kafka nous pouvons être dos à la perte, adossé à l'absence, éviter peut-être ainsi de tomber dans certains travers de la post-modernité.

Kafka est un des premiers à avoir été si profondément forgé par la modernité, modernité qui, de toute manière, est maintenant notre condition. Mais Kafka nous indique aussi, si pas un salut, au moins une voie vers le salut.

Être moderne n'est pas simple, mais Kafka nous offre quelque chose. Kafka nous pointe comme personne ces vides où se reflète notre modernité... à moins de voir dans ces vides, furtivement, ébranlant notre incroyance, un clin d'œil du dieu absent de la kabbale lourianique.

Poème du 4/02/1967 (extraits) de Gershom Scholem

Tu as su voir ce que tous ne voient pas,  
ce qui dehors s'oublie si facilement :  
que rien de ce qui arrive n'est saturé,  
que ce n'est pas encore le soir des jours.

C'est le plus ancien des vieux témoignages  
que nous lisons chez les prophètes.  
Pour nous, les Juifs, jamais il ne s'est effacé,  
mais le prix à payer est bien trop élevé.

Nous vivions dans les failles de l'histoire :  
ce qui jamais ne se referme fut notre abri.  
Au dernier jour s'attachaient les visions  
dont nous tirions subsistance en exil.

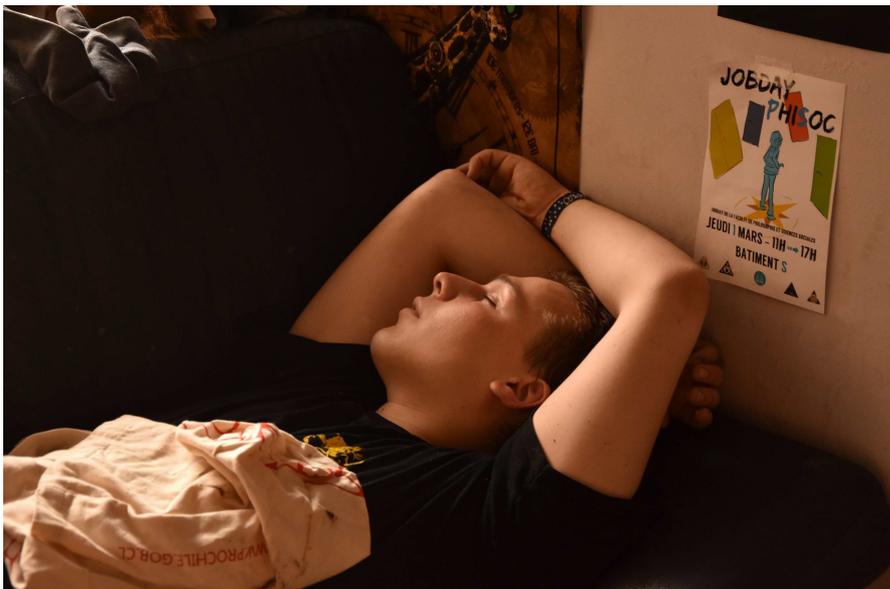
Et venez au LPP

*Julien Goossens, rédacteur*

# Interlude photographique



*Soirée conflits des générations*



*BBQ fin de mandat*



*Interfac basket*



*BBQ fin de mandat*

# Johannes Vermeer

Johannes Vermeer, dit Vermeer ou Vermeer de Delft, est un peintre hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle. Né à Delft en 1632, Vermeer vécut à la même époque que des penseurs ou scientifiques populaires (tels que Spinoza ou Descartes). Élevé dans le protestantisme, il changea de confession au profit du catholicisme dans le courant de l'année 1653 à l'occasion de son mariage avec Catharina Bolnes, elle-même catholique. Certains ont supposé que Vermeer s'est converti suite au Concile de Trente (1545-1563) qui a décrété que les unions conjugales entre catholiques et non catholiques étaient désormais non reconnues par le Vatican.

Dans la même année (1653), Vermeer devint membre de la Guilde de Saint-Luc ; celle-ci aura un grand impact sur sa vie. Cette guilde est une organisation qui règle le commerce des productions artistiques et artisanales. Quelques années plus tard (en 1660), Vermeer fut nommé l'un des chefs de la guilde, et deux ans plus tard il est élu à la tête de celle-ci. Cependant, cette élection a sans doute été facilitée par le départ d'un nombre d'artistes pour la ville d'Amsterdam.

La collection picturale de Vermeer est très modeste ; le nombre de peintures attribuées à l'artiste ne s'élève pas au-dessus de quarante. Il y aurait trente-quatre (voire trente-cinq) toiles sur lesquelles les spécialistes sont convaincus de l'authenticité. Ce nombre peu élevé (en comparaison aux collections de ses contemporains) peut être expliqué par la méthodologie longue de Vermeer. En effet, la composition des toiles de l'artiste joue un rôle primordial ; l'ordonnancement est réfléchi et significatif. La lumière et l'abondance des détails sont les éléments clés et reflètent son génie. Une autre composante importante de son travail est la perspective. En effet, nombreux spécialistes se sont accordés sur le fait que

Vermeer aurait utilisé la camera obscura dans ses réalisations. Cet appareil est simple ; il nécessite une lentille ainsi qu'un écran de visualisation opposé à une boîte sombre. En somme, c'est l'ancêtre de l'appareil photographique. Vermeer s'est intéressé aux progrès scientifiques de son époque. Il a, par exemple, peint des cartes géographiques à l'arrière-plan de certaines toiles mais il a aussi représenté un astronome (*L'Astronome*, 1665) et un géographe (*Le Géographe*, 1668-1669), ce qui a laissé place à diverses interprétations. Cela prouve son réel intérêt pour la cartographie, qui est en plein essor. L'artiste a également peint des scènes religieuses, qui ont pu être influencées par sa conversion religieuse. Cependant, la « marque de fabrique » de Vermeer reste les intérieurs domestiques. Ses techniques ont sans doute été influencées par des artistes vivant à Delft à la même époque et par l'Ecole de Delft. Son œuvre la plus populaire est sans aucun doute *La Jeune Fille à la perle* (1665).

Johannes Vermeer meurt en 1675, après avoir effectué un emprunt d'un millier de florins. Il laisse derrière lui une femme appauvrie avec leurs onze enfants.

*Ysaline Dupont, rédactrice*

# Viva la Vida



« Viva la Vida » de 1954 est la dernière œuvre de Frida Kahlo qui, après avoir eu des problèmes de santé tout au long de sa vie, fut atteinte de la gangrène. On dut lui amputer la jambe droite à partir du genou en 1953. Les pastèques sont un

thème récurrent dans l'art mexicain, on les retrouve notamment chez Diego Rivera (le mari de Frida Kahlo), Rufino Tamayo et bien d'autres. Ce sont des fruits très appréciés au Mexique mais qui ont également une symbolique plus importante. Les pastèques de Kahlo sont un hommage à la vie, qui n'a pas toujours été clémente avec elle. En 1925, elle a été victime d'un accident qui l'a handicapée à vie. Sa stérilité a aussi été un drame dans sa vie, elle a subi beaucoup de fausses couches et a dû avoir recours à plusieurs avortements.

L'inscription « Viva la vida » peut être traduite par « Longue vie à la vie » ou « Vive la vie ». L'artiste émet donc un message très positif dans sa dernière œuvre, malgré ses nombreuses mésaventures. Par celle-ci, elle ne cherche pas de continuité à sa vie, elle n'illustre pas non plus sa peur face à la mort. Elle était consciente que ses jours étaient comptés et au lieu de se lamenter sur son sort, elle fait, avec les pastèques, un dernier hommage à la vie.

« La Liberté guidant le peuple » est une œuvre très connue qui marque un événement important de l'Histoire française. Cette peinture datant de 1830, est en fait inspirée des Trois Glorieuses, ou encore Révolution de Juillet (27, 28 et 29 juillet 1830). La Révolution

de Juillet est le moment où la France se révolte à nouveau et met un nouveau roi sur le trône. Une femme seins nus, porte la hampe. Il s'agit en fait de l'allégorie de la Liberté (d'où le titre de l'œuvre). L'œuvre est peut-être aussi inspirée de la scène



aux barricades des Misérables de Victor Hugo. L'enfant à droite de la Liberté serait donc Gavroche... La scène montre la volonté du peuple français de se débarrasser de Charles X qui est alors sur le trône. Ce dernier avait, le 25 juillet 1830, signé les ordonnances de Saint-Cloud qui suspend la liberté de la presse, restreint le droit de vote et dissout la Chambre. Les premiers à se révolter sont donc les journalistes. Ils vont se réunir et désapprouver la dissolution de la Chambre et l'autorité du roi. Le mouvement, d'émeutes simples à la base, se transforme en révolution dans la nuit du 27 au 28 juillet, après l'intervention de la police contre la sortie des trois journaux majeurs de l'époque : le National, le Globe et le Temps. Charles X sera contraint d'abdiquer le 2 août 1830. Cette œuvre est souvent considérée comme symbole de la France et serait aussi la première œuvre d'art politique moderne.

La chanson de Coldplay « Viva la Vida », sortie en 2008 dans l'album « Viva la Vida Or Death And All His Friends », décrit le déclin d'un roi. L'album en général reprend l'idée de révolutions et de guérillas. C'est l'histoire de la transition du plein pouvoir à rien. Le titre de la chanson fait directement référence à l'oeuvre de Frida Kahlo. "She went through a lot of pain, of course, and then she started a big

painting in her house that said 'Viva la Vida', I just loved the boldness of it.” (“Elle a beaucoup souffert, évidemment, et ensuite elle a commencé un grand tableau chez elle, qui disait « Viva la Vida », j’ai simplement adoré son audace. ») , dit Chris Martin quand on lui demande si le titre fait référence à la souffrance et l’œuvre de Kahlo.

La chanson fait également des références à la religion chrétienne mais le fil rouge principal reste l’histoire d’un roi qui perd son pouvoir (1), qui doit faire face à la révolte de ses sujets (2). On peut ici faire facilement un lien avec le contexte historique dans lequel Delacroix a peint son œuvre.



Il y a par ailleurs deux versions du clip : la première version, qui est aussi sûrement celle que vous connaissez, a été

réalisée par Hype Williams, un réalisateur américain. Le clip est assez simple, le groupe est face à un fond vert et interprète la chanson. Sur le fond vert, on peut voir ‘La Liberté guidant le peuple’ incrustée par le réalisateur. Des parties du tableau sont en mouvement et il est assez difficile de le discerner entièrement.

La deuxième version a été réalisée par le Néerlandais Anton Corbijn. Ce dernier a réalisé beaucoup de clips, notamment pour Depeche Mode, Metallica et Red Hot Chili Peppers. Il a produit la deuxième version du clip qui met en scène Chris Martin, déguisé en roi qui

déambule dans les rues d'une ville avec le tableau de Delacroix à la main. On peut ici faire un parallèle à l'abdication de Charles X, qui perd son royaume. Le clip fait référence directe à la chanson et au clip de « Enjoy The Silence » de Depeche Mode sortis en 1990, où l'on peut voir Dave Gahan, également déguisé en roi, errant avec un transat à la main. On retrouve ce transat à la fin du clip de Coldplay quand Chris Martin retrouve les autres membres du groupe.

On est donc face à trois œuvres de siècles différents, mais qui pourtant ont un lien entre elles. Coldplay a intégré l'hommage à la vie de Frida Kahlo, dans une chanson qui parle de perte de pouvoir et de déclin, illustrée par l'œuvre de Delacroix.

*Mathilde Contreras, rédactrice*

### **"Viva la Vida" - Coldplay**

I used to rule the world  
Seas would rise when I  
gave the word  
Now in the morning, I  
sleep alone Sweep the  
streets I used to own  
I used to roll the dice  
Feel the fear in my enemy's  
eyes Listen as the crowd  
would sing Now the old  
king is dead! Long live the  
king!  
(1) One minute I held the  
key Next the walls were  
closed on me

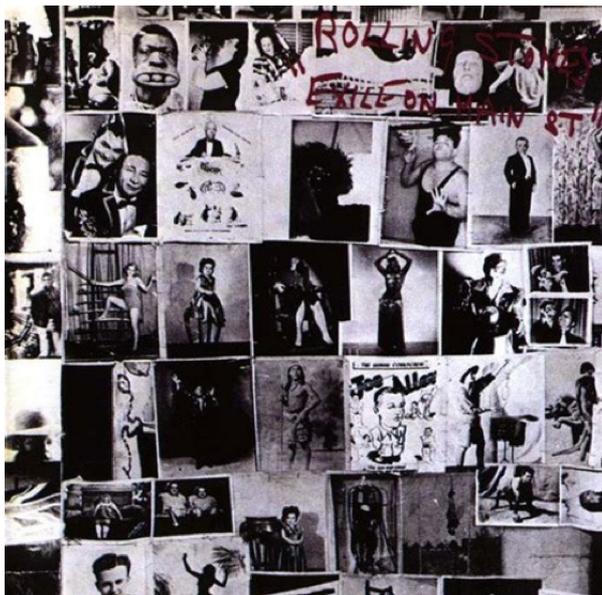
And I discovered that my  
castles stand  
Upon pillars of salt and pillars  
of sand  
I hear Jerusalem bells are  
ringing Roman Cavalry choirs  
are singing Be my mirror, my  
sword and shield My  
missionaries in a foreign field  
For some reason I can't  
explain Once you go there was  
never, never a honest word  
And that was when I ruled the  
world

It was a wicked and wild wind  
Blew down the doors to let me  
in Shattered windows and the  
sound of drums  
People couldn't believe what  
I'd become  
(2) Revolutionaries wait  
For my head on a silver plate  
Just a puppet on a lonely  
string Oh, who would ever  
want to be king?  
I hear Jerusalem bells are  
ringing Roman Calvary choirs  
are singing

Be my mirror, my sword and shield  
My missionaries in a foreign field  
For some reason I can't explain I know Saint Peter won't call my name  
(3) Never an honest word  
But that was when I ruled the world Oh, oh, oh, oh, oh  
I hear Jerusalem bells are ringing Roman Calvary choirs are singing Be my  
mirror, my sword and shield My missionaries in a foreign field  
For some reason I can't explain I know Saint Peter won't call my name  
Never an honest word  
But that was when I ruled the world

*(Chris Martin, Guy Berryman, Will Champion, Jonny Buckland)*

## EXILE ON MAIN STREET (1972)



Alors celui-là, on nous l'aura servi à toutes les sauces ! « Exile on Main St. ». Le soi-disant dernier bon album des Stones, le meilleur du groupe, un des meilleurs albums rock de tous les temps. Une œuvre si respectée, si idolâtrée que ses scores critiques frôlent la perfection. Un album souvent exposé, souvent recommandé, mais si rarement remis en question. Bref, l'album parfait. Pour si peu on s'y laisserait prendre. Mais pourtant... Pourtant, « Exile on Main St. » représente tout ce que le Rock sera dans ces années de démesure et de décadence qui mèneront au grand balayage des années punks. Il représente toute cette frange de la musique populaire, auto complaisante, cocaïnée, avachie, fainéante, grandiloquente et balourde qui caractérise si bien ce mi-temps des années 70.

On a d'ailleurs trop tendance à glorifier les années 70, âge d'or du Rock'n'Roll, avec ses rock stars hyper-glamourisées et sexualisées, parfaites, intouchables, plus proches d'une figure messianique que celle d'artiste contemporain. Tous ces Robert Plant, Mick Jagger,

David Bowie, Bryan Ferry disposaient d'une aura presque divine, ne pouvaient pas être critiqués. C'est donc ainsi que l'exil de 1972 des Stones en France a souvent été maquillé de fausses justifications telles que la recherche d'inspiration artistique quand la vérité est tout autre. En effet, si Jagger et sa bande se sont réfugiés à Villefranche-Sur-Mer, c'était surtout par flemme de payer de leur poche les impôts sur les grosses fortunes imposés en Angleterre. Ainsi, ils pouvaient totalement réinvestir leur argent en drogues dures et alcool dans une sorte de mini-paradis fiscal où une bonne partie d'« Exile on Main St. » sera enregistrée.

Depuis leur passage psychédélique foiré avec « Their Satanic Majestic Request » (1967) (qui gagne en courage ce qu'il perd en maladresse), les Stones ont sorti deux chefs-d'œuvre absolus : « Beggar's Banquet » (1968) et « Let It Bleed » (1969). Mais le 3 juillet 1969, Brian Jones, guitariste, sitariste et génie multi-instrumentaliste du groupe, âgé de 27 ans, est retrouvé noyé dans la piscine de sa villa anglaise. Le groupe en est tout déboussolé mais, au lieu de réduire leur consommation de psychotropes, qui a mené à la perte de leur ex-guitariste, insiste sur l'héroïne et la gnôle et délivre « Sticky Fingers » (1971), classique parmi les classiques, une grande réussite, au sujet duquel Keith Richards déclarera à tort qu'il n'arrive pas à la cheville du « Teenage Head » des Flamin' Groovies sorti la même année. Et donc, en 1972, les Stones, sortant d'un contrat avec un escroc notoire, Allen Klein, se cassent en France pour payer moins d'impôts et plus de murge et aussi pour, dans une seconde mesure, enregistrer le successeur de « Sticky Fingers ».

L'album sera double. Comme le Bob Dylan à la recherche du Mercury Sound de « Blonde on Blonde » ou les Beatles en pleine effervescence individualiste sur l'album blanc. Mais les Stones n'ont ni la plume de l'un, ni l'inventivité musicale des autres pour assurer du début à la fin un album de plus d'une heure. Leur réponse ? Du pur Rock'n'Roll. Ou du pur Rythm & Blues. Ou du pur Blues. Bref, un truc sauvage,

primitif, instinctif, primal, une valeur sûre. Car à ce niveau-là, les Stones, ils s'y connaissent. C'est donc dans l'hôtel-villa Nellcôte, où il y a plus de dealers que de musiciens (Keith Richards commençait la collec' en même temps que son addiction à l'héroïne) que les Stones tenteront de ressusciter le Rock à l'ancienne. D'ailleurs, si « Exile on Main St. » est autant salué par la critique aujourd'hui (c'était moins le cas à l'époque), c'est qu'il y a des raisons, des points positifs à ce « chef-d'œuvre ». Commençons donc par là.

« Rocks Off », son riff conquérant, le phrasé extrêmement cool de Mick Jagger, ses trompettes et saxophones, et le surexcité « Rip This Joint » ouvrent l'album et justifient à elles seules l'existence et la magnificence du mot Rock'n'Roll. Les anglophones appellent ça du swagger, tout en pose et en cool attitude. Pareil pour « Happy », composition de Richards où le guitariste s'illustre également au chant, qu'il a enregistré seul avec Jimmy Miller, producteur, et Bobby Keys, saxophoniste émérite, mais qui manque néanmoins d'une certaine énergie, sans doute dû au fait que Richards s'était alors déjà totalement transformé en junkie zombifié. Et dans le même registre, « All Down The Line », beaucoup moins réussie mais tout aussi efficace, comme un souffle de fraîcheur dans le ventre mou de l'album.

Rayon Blues, « Shake Your Hips », piquée au bluesman Slim Harpo, toute en retenue, ne manquera pas d'inspirer ZZ Top pour « La Grange ». Mais le vrai chef-d'œuvre à ce niveau-là reste « Ventilator Blues ». Avec sa slide poussiéreuse et assassine, son mid-tempo vicieux, la chanson s'insinue, rampe, grimpe au plafond, fiévreuse et sexy. On est sûr de la dangerosité la plus pure, la première raison pour laquelle le blues existe. Plus loin, les effets sonores d'« I Just Want To See His Face », bien qu'au final anecdotiques, sont plutôt bienvenus. Pareil pour la sympathique « Soul Survivor » qui malheureusement vient trop tard puisqu'elle clôt l'album. « Turd On The Run », Rythm & Blues à la « Not Fade Away », plus courte

chanson d' « Exile », est également l'un de ses meilleurs moments.

Ouais, « Exile On Main St. » aurait fait un putain d'album simple. Malheureusement, il est double. Et c'est là que ma confusion envers les critiques et louanges que l'album a reçues et reçoit encore se manifeste. En commençant par « Casino Boogie » qui aurait pu être une bonne chanson si elle ne sonnait pas comme si une bande de junkies lessivés jouaient du mieux qu'il leur était possible quelques notes, avachis sur un fauteuil au soleil. Ou « Tumbling Dice » et ses chœurs qui feraient fuir le plus ardent fan d'Elvis période beurre de cacahuète et barbituriques, et qui n'est sauvée que par son statut de hit. « Sweet Virginia » n'est, elle, en soi, pas une mauvaise chanson, mais n'arrive pas à la cheville des passages acoustiques de « Sticky Fingers » comme « Dead Flowers ». De son côté, les éléments exotiques de « Sweet Black Angel » sont lourds et n'arrivent pas à convaincre. Enfin, le quatuor de ballades « Torn & Frayed », « Shine A Light », « Let It Loose », et « Loving Cup », mièvres à souhait, du moins musicalement, se ressemblent toutes et lassent à la longue.

Il s'agit cependant ici de relativiser. Aucune de ces chansons n'est mauvaise ou insoutenable à l'écoute (passable, au pire). D'ailleurs elles sont souvent assez agréables à écouter par séparé (chose beaucoup plus envisageable à l'ère du streaming qu'en 1972, cela va sans dire). Mais au sein d'un album de 67 minutes, à la production dense et torride, il est très compliqué de rester attentif et donc d'apprécier pleinement ces morceaux. En réalité, « Exile on Main St. » est un album intéressant. Presque un cas d'étude. Le problème n'est pas tant la musique qu'il contient que ce qu'il représente.

Ce que représente « Exile On Main St. », c'est un Rock de vieux cons. Un Rock à la traîne, paralysé par les quantités astronomiques de drogues qu'il ingurgite. Un Rock décadent, mais dans le sens bedonnant en bermuda sur la terrasse d'une villa 5 étoiles du terme. Un Rock grandiloquant, qui mènera aux plus grosses lubies de Rock Stars imaginables (« Physical Graffiti » de Led Zeppelin et « The Wall

» de Pink Floyd, deux autres doubles albums, plutôt bons, mais tétanisants de prétention et ventosité). Un Rock de millionnaires en pleine débauche, qui aurait perdu son côté populaire au profit de quelques tours dans un yacht de la Jet Set. Un Rock léthargique, anesthésié par la drogue et l'alcool, mou, auto-complaisant. Un Rock désespérément inactif alors que les nouvelles générations, d'abord Glam puis Punk tentent de redonner un vent de fraîcheur au mouvement en balayant les plus anciens hors de la scène. Un Rock de dinosaures fossilisés que lesdites nouvelles générations, au lieu de dépoussiérer et de conserver précieusement, préfèreront dégager à gros coups de Doc Martens dans le rectum. Bref, un Rock de junkies en sandalettes comatant dans une véranda. « Exile On Main St. » n'est pas un mauvais album, loin de là, mais il est le début de la fin pour toute une génération du Rock qui ne tardera pas à se voir attribuer le qualificatif presque honteux de « classic ».

*Mateo Lombardero, Délégué Culture*

# Interlude photographique 2



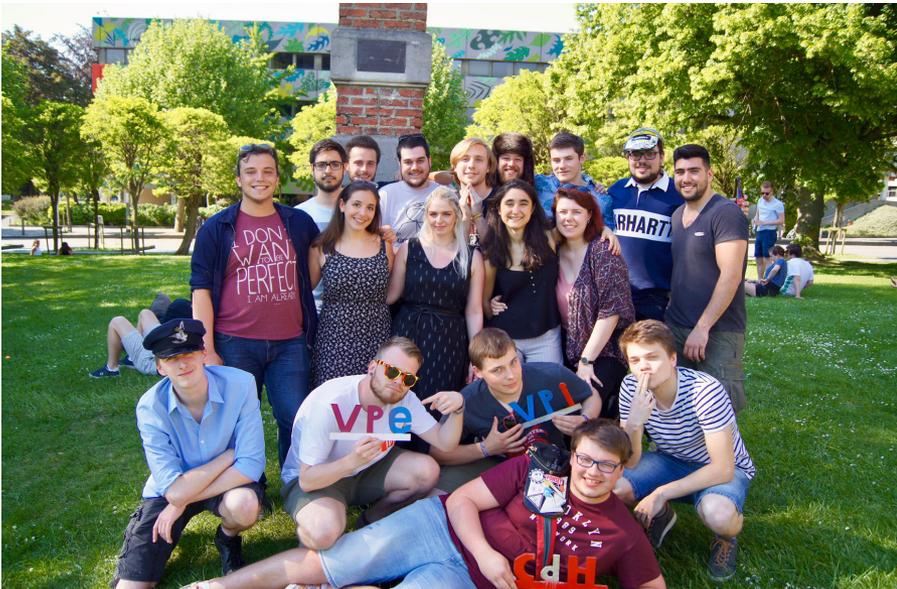
*Pré-TD Halloween*



*Voyage post-session à Berlin*



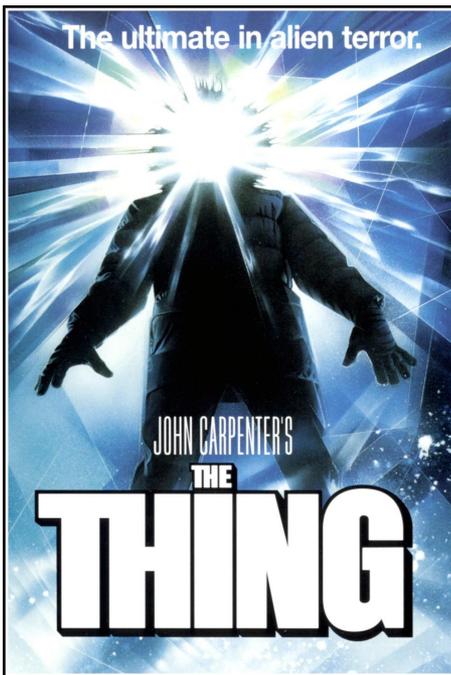
*Pré-TD Noël*



*Comité 2018-2019*

# REVUE FILMIQUE : THE THING DE JOHN CARPENTER

La première fois que j'ai vu ce film, j'avais 12 ans. J'ai la chance d'avoir un père cinéphile qui m'a introduit très tôt au cinéma d'horreur des années 80. C'est le cœur empli d'excitation mais aussi de peur que j'ai mis le DVD dans le lecteur, et bon dieu je n'ai pas été déçu, tout est présent pour passer une soirée horripilamment géniale avec un Kurt Russel au top de sa forme qui, déjà, à cette époque, est l'acteur fétiche du bon vieux Carpenter, une ambiance pesante au fin fond de l'Antarctique et une musique aux petits oignons.



Le cadre du film se déroule en Antarctique lors d'une mission de scientifiques américains qui procèdent tranquillement à leurs expériences et observations. Quand soudain, un hélicoptère norvégien provenant d'une station voisine débarque en tirant au gros calibre sur un pauvre chien qui court à perdre haleine dans la neige. Après une confrontation entre les Norvégiens et les Américains, qui se conclut sur la mort des Norvégiens, les Américains recueillent le pauvre chien traumatisé. Cependant, on

comprend vite que le chien n'est pas ce qu'il paraît être et les scientifiques auront vite du souci à se faire.

Alors, pourquoi que c'est bien ? Déjà, les effets : le film est sorti en 1982, et l'ayant revu récemment, les effets spéciaux ont, certes,

vieillis, mais continuent à être profondément horribles et dérangeants. Je pense particulièrement à la scène du chenil qui, j'espère, vous horrifiera autant que moi, si l'envie vous prend de découvrir cette pépite du cinéma.

Ensuite, les acteurs : le plus connu étant Kurt Russel, mais le reste du casting reste incroyablement bon, chacun jouant juste dans leur ton. En quelques minutes on différencie facilement chaque personnage, chacun possède sa personnalité propre, ce qui est assez rare dans un film d'horreur, qu'il soit moderne ou plus ancien, que pour être souligné.

On peut aussi citer le côté kitsch du film : on retrouve les vieux ordinateurs jaunis par le temps, le look de certains personnages, en somme, le voir maintenant, c'est prendre une petite capsule temporelle à l'époque où ton père chopait ta mère sur du ABBA.

Cependant, ce qui fait toute l'essence du film, c'est l'ambiance : on se retrouve dans un huis clos oppressant, à ne pas savoir qui est l'ennemi, qui est dangereux, à qui on peut faire confiance, tout cela accompagné par une musique incroyable, qui trifouille votre cœur et votre cerveau pour ne vous faire ressentir plus qu'une chose, la peur viscérale, profonde, qui vous hante pendant vos cauchemars et vous fait vous réveiller en sursaut et en sueur.

Ce qui est étonnant, c'est que ce film, qui est connu comme le pinacle de la carrière de Carpenter, et le premier de sa « trilogie de l'apocalypse », a fait un four lors de sa sortie. Il rapporte 19 629 000\$ au box-office pour un budget de 15 000 000\$, ce qui est vraiment peu pour un film avec une telle ambition. Mais *The Thing* reste un immanquable, il fait partie de ce genre de films qui vous fera vous cacher sous votre couette, avec juste un œil découvert pour continuer à suivre l'action prenante qui vous entraîne lentement, mais sûrement, dans l'horreur la plus profonde. Il est de ce genre de films

qui vous fait vous dire « ah bah le cinéma américain c'est pas que des trucs cons à la Transformers », il est de ce genre de films qui vous fera lâcher votre téléphone pendant 1h50, un film magnifique, terriblement humain et merveilleusement terrifiant.

*Aurélien Luxen, Délégué Semaine Historique*

# THE BIG BANG THEORY PLUS QU'UNE SERIE

Oyé oyé chers amis, vous sortez du blocus, de longues semaines pleines de fatigue. Vous n'avez plus de séries à regarder vu que vous avez tout regardé durant ce fameux blocus. Votre vie est vide et sans intérêt .... J'ai la solution pour vous ! J'ai trouvé la chose qui va harmoniser vos vacances, qui va vous faire perdre énormément de temps, vous n'aurez plus de vie sociale. Je parle évidemment de la série la plus génialissime au monde ..... The Big Bang Theory !

Vous allez sans doute me demander pourquoi cette série ? Ne vous inquiétez pas mes amis, vous n'allez pas perdre votre temps ! Elle a été imaginée par Chuck Lorre et Bill Prady. Elle comporte 11 saisons et si cela peut vous rassurer, elle est toujours en cours !

Mais de quoi parle cette série ? C'est un thème qui peut parler à tout le monde. C'est une bande d'amis qui sont physiciens, astrophysiciens ou ingénieurs. On voit leur vie au quotidien : les bons côtés et les mauvais. Ce qui est évidemment le plus drôle (vous vous en doutez). Vous allez voir au cours de la série, des couples qui se forment, qui se séparent, des disputes, des réconciliations, des découvertes scientifiques ou plutôt des semblant de découvertes. Nous avons des personnages avec différents caractères et des styles vestimentaires uniques : Penny, Léonard, Sheldon, Rajesh, Howard, Bernadette et Amy.

Pour vous donner l'eau à la bouche, je vais vous raconter un peu l'histoire.... Cela part de deux amis : Léonard et Sheldon. Ils travaillent à Caltech, ils sont docteurs en physique et ils vivent ensemble dans le même appartement. Du jour au lendemain, une magnifique jeune fille prénommée Penny débarque dans l'appartement d'en face. De là commence une folle histoire d'amour

et d'amitié. Grâce à celle-ci, d'autres personnages vont arriver comme j'ai cité précédemment et un méli-mélo naitra. Des répliques cultes débarqueront dans vos bouches comme : « toc, toc Penny » ou « ça va mon chou ? ». Vous allez vous attacher à ces personnes tellement atypiques !

Pour la petite anecdote, Amy qui joue le rôle d'une docteure en neurobiologie exerce vraiment ce métier. Comme quoi cette série mélange la fiction et la réalité, ce qui la rend tellement géniale !

Bref ne perdez plus votre temps, allez sur votre pc et tapez le nom de ce chef-d'œuvre et savourez-le !

*Anaïs Kejnich, rédactrice*



*"Petite photo pour vous montrer le sex-appeal des personnages."*

# JEU

Solutions page 35

## SUDOKU 1

5	3			7				
6			1	9	5			
	9	8					6	
8				6				3
4			8		3			1
7				2				6
	6					2	8	
			4	1	9			5
				8			7	9

## SUDOKU 2

	7	1		9		8		
			3		6			
4	9					7		5
	1		9					
9		2				6		3
					8		2	
8		5					7	6
			6		7			
		7		4		3	5	

# Mots croisés

	A	B	C	D	E	F	G	H
1								
2								
3								
4						■		
5	■							
6				■				■
7					■			
8								
9		■					■	
10				■				■
11			■					
12						■		

↔ **HORIZONTALLEMENT**

1. Dégustera le vin.
2. Injecter un vaccin.
3. Rouquin à la queue en panache.
4. Fleuve d'Afrique. Arrivé à la maternité.
5. Espères ardemment.
6. Désert de cailloux. Tint en sa possession.
7. Jeune animal têtu. Sainte en abrégé.
8. Austères.
9. Oiseau au plumage bigarré.
10. Qui est bon à changer. Entre le nord et l'ouest.
11. Filet d'eau en campagne. Croisement ferroviaire.
12. Lieu d'apprentissage. Organisation syndicale.

↓ **VERTICALEMENT**

- A. Pronom possessif (le). Qui n'a plus peur.
- B. Un imprévu technique. Le meilleur de la substance.
- C. Un proche du rossignol.
- D. Couleurs automnales. Dit ce qui n'est pas vrai. Pour les Pays-Bas.
- E. Une vraie boucherie. Il se manœuvre à la pagaie.
- F. Désigné par les urnes. Elle sert de bouche-trou.
- G. Variété de pomme. Exprime le soulagement.
- H. Ville de Camargue. Il s'éclaire en premier le matin. Note de musique.

## Méli-Mélo



**BAGUETTE**

**BANANE**

**BRIDE**

**BUDGET**

**COEUR**

**COSTAUD**

**DECRET**

**DESIR**

**DOMAINE**

**ECOUTER**

**GENOISE**

**GENOU**

**HEURTER**

**JOURNAL**

**MARCHAND**

**MISSIVE**

**NAVIGUER**

**NOCIF**

**OCCASION**

**ORAGE**

**PAUSE**

**PENSION**

**PROFOND**

**SAOUL**

**SEDUIRE**

**STIPULER**

**VERTUEUX**

**VIRGULE**

**VIVACE**

**VOYAGE**

# Jeu des 7 différences...



We Know Memes

# SOLUTIONS JEUX

## SUDOKU 1

5	3	4	6	7	8	9	1	2
6	7	2	1	9	5	3	4	8
1	9	8	3	4	2	5	6	7
8	5	9	7	6	1	4	2	3
4	2	6	8	5	3	7	9	1
7	1	3	9	2	4	8	5	6
9	6	1	5	3	7	2	8	4
2	8	7	4	1	9	6	3	5
3	4	5	2	8	6	1	7	9

## SUDOKU 2

3	7	1	5	9	4	8	6	2
5	2	8	3	7	6	1	9	4
4	9	6	2	8	1	7	3	5
6	1	4	9	2	3	5	8	7
9	8	2	7	1	5	6	4	3
7	5	3	4	6	8	9	2	1
8	4	5	1	3	9	2	7	6
2	3	9	6	5	7	4	1	8
1	6	7	8	4	2	3	5	9

## Mots croisés

	A	B	C	D	E	F	G	H
1	S	I	R	O	T	E	R	A
2	I	N	O	C	U	L	E	R
3	E	C	U	R	E	U	I	L
4	N	I	G	E	R		N	E
5		D	E	S	I	R	E	S
6	R	E	G		E	U	T	
7	A	N	O	N		S	T	E
8	S	T	R	I	C	T	E	S
9	S		G	E	A	I		T
10	U	S	E		N	N	O	
11	R	U		N	O	E	U	D
12	E	C	O	L	E		F	O

## Méli-Mélo

mot mystère:  
**ESPERANCE**



( B I R ? S Q Q ? P E N M P > @ K ? \

Rodrigue de Wannemaeker

6 » B > A R ? S Q P ? M A H ? C \

Lâl Özalp & Eric Orban

**V\$ 2\$ZSS[\$YZ\Y T\$ 3W\$ 2\æTK\\$**

On sera triste et la planète aussi

' hQ \$ZæT  
HB& ipvi ævyn  
gitgniklsultiojogln@go